

Les yeux fertiles

Numéro 120, hiver 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13406ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2009). Compte rendu de [Les yeux fertiles]. *Moebius*, (120), 143–151.

CHRISTOPHER FAULKNER et PAUL DUNCAN (éd.)

Jean Renoir

Taschen, 2007, 192 p.

ANDY WARHOL

Ma philosophie de A à B et vice versa

Flammarion, 2007 (2001), 217 p.

ANDY WARHOL et PAT HACKETT

Popisme : les années 1960 de Warhol

Flammarion, 2007, 375 p.

JOSEPH RATZINGER (BENOÎT XVI)

Jésus de Nazareth I. Du baptême dans le Jourdain à la Transfiguration.

Flammarion, 2007, 420 p.

CLAUDE JEANCOLAS

Rimbaud

Flammarion, 2000, 749 p.

Renoir, Warhol, le Pape, Rimbaud, Jésus et moi

Tout à fait Renoir

« L'art en même temps que la théorie de l'art. La beauté en même temps que le secret de la beauté. Le cinéma en même temps que l'explication du cinéma. » Voilà en quels termes Jean-Luc Godard parle de Jean Renoir. Le maître. Le virtuose de l'ombre et de la lumière, du sourire et des larmes, de la beauté ou du crime de la condition humaine; à l'instar de son père Pierre-Auguste, tout à fait. Or Taschen lui consacre maintenant le quatorzième volume de la collection « Cinéastes ». Quatorzième. Pourquoi? Alors que la grande majorité des premiers intronisés sont des élèves parmi les plus dignes du réalisateur français. Des fils. Pourquoi? Pour bien montrer l'héritage de Renoir? Pour ainsi prendre le temps de préparer un ouvrage qui sache en tous points rendre honneur à un créateur dont l'univers autant que la vie ne redoutent pas les paradoxes et les zones d'ombre? Qui sait? L'important, c'est qu'il y soit.

De ses premiers métrages (*La fille de l'eau*, *Nana*, *La chienne*) jusqu'à ses chefs-d'œuvre plus tardifs (*La règle du jeu*, *La grande illusion*), l'ouvrage montre avec soin et esprit la carrière prolifique du maître du réalisme social qui, du muet au parlant, du noir et blanc à la couleur, de la réalisation à la production, de Montmartre à Beverly Hills, aura connu une carrière semblable à celle de Hitchcock; son travail incompris, mésestimé, ouvrant la porte à la Nouvelle Vague et à l'explosion du cinéma français, voire à tous les cinémas.

Jean Renoir fut un élève médiocre. Soldat comme l'était Céline ou comme le fut Ravel, il n'en recueillera qu'une blessure à la jambe qui le fera boiter toute sa vie. Céramiste ensuite, ce n'est qu'à la sortie, en 1921, du film d'Erich von Stroheim, *Folies de femmes*, qu'il comprendra quel sera son destin. D'abord teintée d'impressionnisme, son œuvre évoluera de manière hétéroclite jusqu'à la rencontre du grand Michel Simon vers un réalisme senti à la poésie exacerbée; paradoxe ou pas, touchant tôt au politique populaire, ouvrant la voie au néoréalisme italien; puis pacifiste, humaniste, cynique, propagandiste, rien de moins. Ô magnifique Renoir.

Si l'ouvrage, préparé par Christopher Faulkner (professeur d'études cinématographiques à l'Institute for Comparative Studies in Literature, Art and Culture de l'université de Carleton à Ottawa) peut sembler quelque peu scolaire au connaisseur de l'œuvre du réalisateur d'*Une partie de campagne*, il saura pour sûr plaire au profane par sa générosité et sa capacité à brosser un tableau des plus exhaustifs de la carrière de celui qui affirmait sans rire qu'« il faut toujours laisser la porte du plateau ouverte, parce qu'on ne sait jamais ce qui peut y entrer ».

Warhol, un monde

« Laisser la porte du plateau ouverte, parce qu'on ne sait jamais ce qui peut y entrer. » Voilà. Andy Warhol l'aura tout à fait compris. Et pour cause. Voilà deux publications pour commémorer le vingtième de sa mort. Si Octavio Paz, à l'instar de plusieurs bien sûr, et comme le souligne Stéphane Baillargeon dans un article paru dans *Le Devoir* (édition des 9 et 10 juin dernier), concentre l'art moderne autour de deux figures emblématique, Picasso et Duchamp (mais pourquoi pas Picabia, Bacon ou Cage?), il semblerait que les essayistes et historiens de l'art soient de plus en plus tentés d'y ajouter Warhol, malgré une mauvaise réputation chez les puristes qui voient en lui plus un designer qu'un artiste à part entière, sacrilège!

Soulignons donc ici le magnifique travail de Flammarion qui profite de l'« anniversaire » pour rééditer *Ma philosophie de A à B et vice versa*, recueil de souvenirs et pensées sur l'art et le monde pouvant tantôt faire sourire, tantôt amener à la réflexion les voyeurs que nous sommes comme le fut tout autant Warhol jusqu'à préférer la beauté lorsqu'elle fut morte, exsangue. « Un artiste est une personne qui crée des choses dont les gens n'ont pas besoin mais, pour une raison quelconque, il pense que ce serait une bonne idée de leur apporter. »

Popisme, petit bréviaire de l'art contre-culturel et d'une société qui fut le théâtre de tous les excès, offre quant à lui, sous les doigts du compagnon Hackett (Pat), une vision personnelle du phénomène pop new-yorkais ; construit, d'une manière rétrospective et tout en images (poétiques celles-là), à la manière des peintures, des films, de la musique et des gens qui réinventaient la vie, le monde, depuis The Factory—c'est-à-dire sans retenue et sans désir de plaire, explosant d'audace et d'irrévérence.

Les années soixante sont pour Andy Warhol *Sleep, Empire, Kiss, Eat* et *Batman Dracula*. Il ouvre The Factory dans une usine désaffectée. Il réalise des sérigraphies en 3D en reproduisant des boîtes de ketchup Heinz ou de la lessive Brillo. Il fonde le groupe rock expérimental The Velvet Underground alors qu'une certaine Dorothy Podber, une voisine, ancienne star des films d'avant-garde des années cinquante, entre dans son atelier et tire à bout portant sur les portraits de Marilyn qui ont fait sa gloire. Enfin, tout un monde dans une ville, et ce, en quelques années.

« N'importe quelle publicité est une bonne publicité. » Peintre, graphiste, dessinateur, photographe, cinéaste et écrivain, c'est à un maître d'une grandeur, d'une profondeur impossibles que nous avons ici affaire, parce que « tout devenait plus jeune en 1964. Les gamins jetaient aux orties leurs uniformes bon chic bon genre et leurs vêtements du dimanche qui les faisaient ressembler à leurs pères et mères. Soudainement, tout était renversé : les parents tentaient de ressembler à leurs enfants. Même aux vernissages, les nouvelles minijupes aux couleurs vives éclipsaient les peintures accrochées sur les murs. » Comme quoi nous n'avons rien inventé. Rien. Le pape du pop dont les icônes furent Coca-Cola, Campbell, Elvis Presley, Mao ou Liz Taylor laisse à l'art un héritage de magnifique démesure. Nécessaire. À nous d'en comprendre la valeur, la portée.

D'un pape à l'autre

Joseph Ratzinger a fait partie de la Jeunesse hitlérienne, comme ce fut le cas pour Günter Grass (la Jungvolk, subdivision de la Jeunesse hitlérienne), on en a fait grand cas pour l'écrivain et très peu pour le pontife, mais bon ; l'un pourra se défendre en affirmant que l'enrôlement fut obligatoire à partir de 1938 alors que l'autre ne saura invoquer, pour toute défense, que le goût de l'aventure.

Drôle de parcours que celui de ce travailleur paroissial qui sillonnait Munich à bicyclette avant d'être nommé professeur en dogmatique et théologie ; celui qui participa au concile Vatican II en tant que consultant théologique auprès du cardinal-archevêque de Cologne et qui y passa même pour quelqu'un de novateur, imaginez ; celui qui, durant 23 ans, rencontra le pape Jean-Paul II au moins deux fois par semaine à titre de conseiller en bioéthique, œcuménisme ou théologie de la libération ; celui qui, en 2000, publia la déclaration *Dominus Iesus*, affirmant de la sorte la supériorité du catholicisme sur le protestantisme ; celui qui, à titre de pape maintenant, est connu pour avoir une position conservatrice vis-à-vis des pratiques homosexuelles et de l'avortement, nous offre aujourd'hui sa vision de Jésus de Nazareth, du baptême dans le Jourdain à la Transfiguration.

Le pape est infaillible. Bien sûr. Or le fait que son ouvrage sur Jésus apparaisse parmi les meilleurs vendeurs en Europe, et ce, depuis sa publication, est peut-être signe de son infaillibilité. Il est vrai aussi que l'ouvrage s'impose par la manière originale de traiter du divin personnage qui aura jusqu'à ce jour suscité autant d'ouvrages que de regards théoriques pour les élaborer, ce qui correspond bien sûr à des millions de pages. « Il est clair, écrit Ratzinger, que je n'ai pas besoin de dire expressément que ce livre n'est en aucune manière un acte du magistère, mais uniquement l'expression de ma quête personnelle de "la face du Seigneur" (cf. Ps 26 [27], 8). Aussi chacun est-il libre de me contredire. » Pour Joseph Ratzinger, le seul et unique Jésus est celui des Évangiles, et le chapitre portant sur les images de l'Évangile de Jean est absolument passionnant. L'eau, la vigne, le vin, le pain. La vie, tout simplement.

Avec cet ouvrage (qui est en fait le premier d'un diptyque, le second tome devant porter sur l'enfance de Jésus et, principalement, sur la Résurrection), l'auteur désirait surtout, dans l'urgence, « présenter la figure et le message de Jésus durant son activité publique dans le but de favoriser pour le lecteur la croissance d'un rapport vivant avec Jésus ». Tout autant,

Joseph Ratzinger vise à convaincre que le chemin tracé par Jésus de Nazareth est le seul chemin, celui qui mène à Dieu.

Philippe Sollers et l'existence de Dieu

En entrevue au journal *Le Figaro*, le 24 mai dernier, Philippe Sollers y allait de sa propre appréciation de l'ouvrage, affirmant à propos de son auteur, et ce, non sans humour, que : « la première chose qu'a faite [Benoît XVI], c'est de préciser à quel point il admirait Mozart qu'il jouait constamment au piano. Vous allez me dire : un pape qui joue du Mozart, quelle importance ? Un détail. Certainement pas. Un pape qui joue une sonate de Mozart, voilà qui atteste, de mon point de vue, que Dieu existe. » Qui en aurait douté ?

Arthur Rimbaud : dernières considérations sur l'existence de Dieu

Claude Jeancolas est le plus grand spécialiste de l'œuvre et de la vie d'Arthur Rimbaud. J'ose l'affirmer. Ainsi, Flammarion réédite cet automne sa magnifique biographie du « voleur de feu », « des brumes de la Meuse aux enfers des déserts dankalis », de Paris à Bruxelles, de Londres à Java et à Sainte-Hélène, et bien sûr en Abyssinie, il trace le portrait d'un homme tout entier tourné vers la poésie et la révolte de la poésie. Somme titanesque de savoir et de passion, *Rimbaud* se lit comme un roman ; le roman de celui dont Verlaine affirma : « C'était pour le moment, une vraie tête d'enfant, dodue et fraîche sur un grand corps osseux et comme maladroit d'adolescent qui grandissait encore, et de qui la voix, très accentuée en ardennais, presque patoisante, avait ces hauts et ces bas de la mue. »

Mort à trente-sept ans d'un cancer des os, le « voyant » aura inventé la poésie moderne avant de fuir l'écriture pour se rendre loin des mots faire des affaires douteuses, sans morale aucune, comme son œuvre qu'il alla jusqu'à qualifier, à la fin de sa vie, de « rinçure ». Rien de moins. « Il avait aimé le monde. La terre, sa terre ne serait pas le lieu d'affliction des âmes en attente d'un salut, ce serait une planète vivante où l'esprit soufflerait loin ces images d'enfer, où les hommes vivraient en rois. Et les rêves s'étaient écroulés, l'abîme sous les pas, le doute, l'ordinaire à accepter, à aimer même avec un bizarre sentiment de compassion alors qu'il n'était qu'un pâle reflet, et trop vulgaire, de la vraie vie, entrevue en songe et en projet. [...] La poésie qui avait été l'outil premier de cette quête

se trouva du même coup accusée d'impuissance et bannie», écrit le biographe. Fondu au noir.

Étienne Lalonde

PAUL CHAMBERLAND

Cœur Creuset. Carnets 1997-2004

L'Hexagone, 2008, 152 p.

«Je transcris à mesure dans un carnet les fragments obtenus à la manière d'un journal. Comme si j'écrivais un petit livre destiné à moi seul, néanmoins accordé à l'écoute d'un interlocuteur secret (p. 113)», écrit Paul Chamberland. *Cœur Creuset*, ouvrage dont tous les extraits ont été pigés à même les carnets du poète, n'était a priori destiné qu'à l'usage unique de son auteur. Mais l'écriture de soi ne dit jamais tout : même lorsque nous écrivons notre journal intime, nous nous retenons, peut-être par indignité d'avoir à reconnaître devant l'autre « nous-même »—le lecteur, celui qui (re)lit—l'intérêt démesuré que nous nous portons ou ces manquements qui nous rongent toujours, presque malgré nous. Il n'en reste pas moins que la vérité y apparaît souvent plus tangible, l'angoisse plus réelle, et le combat contre la fatigue et le désenchantement, plus « visible ». Devant une « civilisation qui contraint à la honte de souffrir, en interdit l'aveu, dresse au déni (p. 90) », le combat de Paul Chamberland se vit au quotidien, alors qu'il écrit son impatience, sa déroute et cet « obstacle difficile à surmonter (p. 73) » qu'est le dégoût. Alors aussi qu'il tente de retenir cette lumière qui, jaillissant dans chaque regard, évoque à tous instants l'existence d'une Beauté oubliée.

À travers les extraits de carnets qui s'étalent de 1997 à 2004, un engagement tacite semble se perpétuer : d'une part, celui de réhabiliter le visage de la souffrance humaine et, d'autre part, celui de proclamer que « personne n'est à l'abri de l'anéantissement d'humanité (p. 19). » Sont présents, à chacune des pages de *Cœur Creuset*, ceux dont on tait en réalité les pleurs et les douleurs : ces êtres emmurés, abîmés, brisés ou agonisants, toujours seuls, auxquels nous opposons silence et dénégation. « Les plaintes de millions d'hommes, de femmes et d'enfants sont tenues pour des détails encombrants dans l'actualité ou encore pour un *reality show* (p. 33). » Les

suicidés du métro sont vite oubliés et la vérité de leur triste fin, volontairement négligée. Les hurlements des enfants blessés sont étouffés sous la colère, la haine et « le rire gras de ceux qui s'en accommodent (p. 67) ». Pourtant, malgré ce grave constat, malgré la lucidité brutale d'un propos parfois difficile à encaisser, de la prose et de la poésie qui s'entremêlent ici avec une parfaite harmonie se dégage un espoir viscéral, voire une conviction des plus claires : « de chacun la beauté s'échappe, aussi déniée soit-elle. Effarée, meurtrie, souillée... (p. 17) ». Cette beauté, comme une sorte de prisme cristallin, absorberait les scories, décomposerait les radiations nocives et réverbérerait la lumière. Et cette lumière, persistante en la Terre comme en l'homme, serait notre survivance.

Cœur Creuset peut se lire de bien des manières et selon plusieurs points de vue : parcours spirituel, épanchement cathartique, quête de sens, empreinte littéraire, feuille de route ou recherche de langage. Ce petit livre porte en son sein maintes rencontres et batailles de son auteur, mais jamais il n'y perd sa cohérence et sa fluidité, jamais la limpidité et la poésie de l'écriture ne s'effritent. L'écriture justement, et la lecture qui lui est tout naturellement immanente, apparaît encore plus indispensable, ne serait-ce pour ne pas oublier ces corps bien réels — « chacun a un nom, un visage (p. 80) » — qui sont pourtant écrasés sous des « mondialisons ! » scandés à tue-tête. Indispensable pour rester debout devant le « chaos de terreur et de sang (p. 38) » qui enveloppe de plus en plus notre époque. Indispensable pour contrer la volonté d'ignorance qui sévit. Paul Chamberland nous dit que la détresse de la Terre ne s'aggrave « jusqu'à un point de rupture que parce que l'homme de ce temps a oublié la Terre en lui. A oublié d'être au plus intime accueil du don à lui confié pour qu'il en réponde (p. 31-32) ». Mais une nouvelle Terre serait-elle possible ? « Oui, peut-être », nous répondrait l'auteur. Une autre Terre ici même, mais qui nécessiterait abandon, vulnérabilité, humilité, et qui naîtrait à même les rebuts et l'abject de ce monde. « L'ailleurs ici d'une autre Terre (p. 102) ».

En fait, c'est bel et bien dans la « faiblesse » que subsisterait la force de tenir tête aux atrocités et aux injustices. « La chair découvre cette force qui, venue d'elle seule, la soustrait à l'emprise de l'horreur : une absurde *bonté* (p. 104). » Et cette bonté, courage de la lucidité, demande pourtant le sacrifice de la fragilité et l'acceptation de sa propre détresse. Car, soyons honnêtes, les hommes de ce monde ont souvent peu à faire de la bonté : tout au plus ils affectionnent les apparences et la bonne conscience qu'elle octroie ; par-dessus tout, ils aiment

le pouvoir et l'abondance. Quand la bonté ne sert rien de tout cela, elle ne peut finir que dans l'étouffement. «N'être plus qu'une flamme offerte au milieu de tout. Vouloir ce qui n'admet aucune réserve : le sacrifice. S'y ramener sans relâche ; se ressaisir, se redresser, se porter à bout de bras (p. 16-17)» : voilà le pari ultime, à tenir sans répit et dans l'inconnu, qui se dessine sous la plume de Paul Chamberland. En cette période où il est tant et tant question d'attentats et d'agressions perpétrés au nom d'une cause précise, *entendre* le mot «sacrifice» dans le sens de «bienveillance» et «d'avoir du cœur» reconforte et ramène à l'essentiel. Le sacrifice n'est pas ici mué par la haine ou la vengeance, et son accomplissement ne trouve pas son écho ultime dans la mort, mais bien dans la bonté, dans le refus de désespérer et dans la force de vivre. «L'exacerbation du sentiment de détresse, de déréliction est le résultat du travail de la lumière. Telle est, je m'en tiens à cette formule succincte, *l'intuition opératoire* exacte, celle du sacrifice (p. 29).»

Il y a donc tous ces hommes dont la précarité n'a pas été prise en compte. Ces hommes qui, par leur détresse, sont devenus d'encombrants débris. Tous ceux aussi qui sont morts parce que vivre leur était insupportable ou parce que d'autres, les «hommes dévorateurs», en avaient ainsi décidé pour eux. Puis il y a encore cette lourde conscience de la souffrance humaine qui tourmente quelques rares âmes dont, je dirais, Paul Chamberland fait assurément partie. «Poreux, j'absorbe le désespoir des hommes. Comme si je ne disposais d'aucune protection (p. 29)», écrit-il. «J'absorbe la boucherie de corps et d'âmes qui fait la présente humanité (p. 28).» Mais «toute cette putréfaction d'âmes et de corps est, en moi, scellée au creuset du cœur, comme combustible de la lumière à l'œuvre (p. 30)». C'est justement grâce à cette intenable reconnaissance d'une douloureuse réalité que se trame, en secret, le sacrifice de la bonté et sa lumière jaillissante.

Tu t'offres toi-même en sacrifice, torche flambant de toutes les scories accumulées le long des ans.

Tu n'as pas décidé qu'il en irait ainsi, et d'abord tu n'as rien décidé. Ce bûcher draine tes forces, les épure, depuis longtemps. Tu croyais avoir fait tout autre chose : rêver, vouloir, entreprendre, agrandir le territoire de la liberté. (p. 20)

Parcourant les pages de ces carnets, le lecteur aguerri pénètre une écriture souple et précise, découvre quelques rêves rapportés du sommeil par l'auteur, accueille les effluves d'une spiritualité très personnelle, détecte une profonde affliction

face aux iniquités humaines et reçoit quelques élans d'espoir qui, malgré tout, se font vifs et légers. Mais en fin de compte, à l'origine de *Cœur Creuset*, je crois qu'il est question de résilience face aux chocs de la déception et du malheur, de silence devant l'assourdissant affairément de notre civilisation, d'altruisme devant le trop d'impéritie, et d'écriture résistante, de poésie devant ce langage dont « le mensonge et la duplicité en ont fait un instrument du meurtre, si ingénieux qu'il exhibe des mains impeccables (p. 81) ». Il est bénéfique, j'en suis persuadée, de tomber sur un tel ouvrage qui, avec adresse et intelligence, sans statistique ni relativisme, nous rappelle que l'existence est trop souvent dramatique, que l'homme est trop souvent injuste et égoïste. Mais aussi, qu'en dessous de toutes turpitudes et disgrâces, la Beauté demeure, l'Espoir persiste.

Une sorte d'Annonciation de l'humanité jamais ne s'interrompt : elle passe d'un visage à l'autre, infime événement.

Notre salut consisterait apparemment dans notre perte. Nous passons sous un ciel vide et pourtant nos yeux réfléchissent la lueur d'une absurde promesse. (p. 16)

Marie-Ève Poulin